

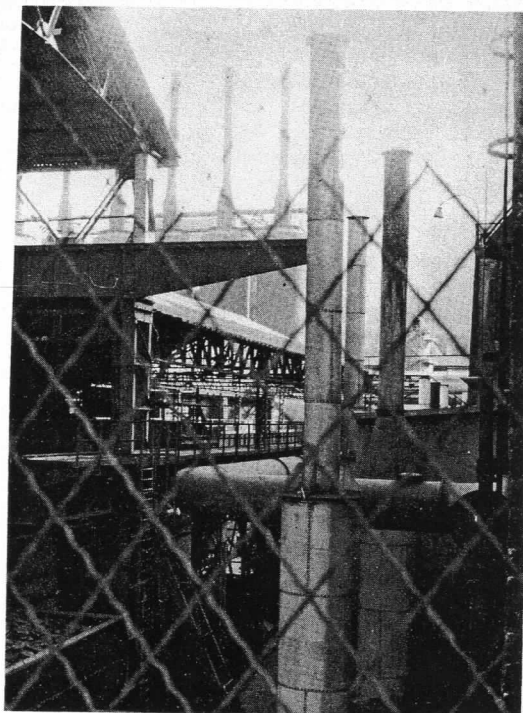
## des stages et des films pas comme les autres

par Jacqueline Lajeunesse  
et Alain Beaufile

---

### ENTRETIEN AVEC RAOUL ROSSI

**R.R. :** Je pense que les gens ont des choses à dire... A ce moment-là, ils ont besoin de quelqu'un qui les aide, non pas pour faire leur travail mais pour leur montrer comment se servir du matériel. Ils choisissent de faire un film ou de ne pas le faire, comme ils choisissent d'écrire un tract ou de ne pas l'écrire, c'est la même chose. Si un cinéaste poursuit un but personnel dans cette affaire, c'est fini, ça ne m'intéresse plus. Ou je fais un film, et je le signe, ou bien j'aide des gens à le faire et c'est le leur, pas le mien. Ces gens-là font un produit qu'ils pensent être l'expression de leurs problèmes et le traitent à leur façon, à leur niveau politique. Dans le film dit politique on trouve le plus souvent des cinéastes patentés, qui s'estiment qualifiés pour parler à la place des gens. Ils font des discours sur les problèmes des autres et ces discours s'expriment en films (ils occupent actuellement la plus grande partie du marché). Ils expriment les problèmes



en fonction de leurs idées et même s'il demeure des choses que les gens reconnaissent, ce sont des films qui ne traitent qu'un aspect de la question, l'aspect politique : il peut être juste ou faux, cela dépend des réalisateurs mais encore une fois, c'est l'intellectuel, le politique et le militant qui parle à la place des gens. Et quelle que soit l'honnêteté du cinéaste qui « descend » de Paris, il ne peut être totalement sincère parce qu'il fait son film et son métier. De plus en plus, je pense que les gens s'exprimeront seuls. Je ne vois pas pourquoi ils supporteraient qu'on vienne les déranger sur les lieux de leur travail. Ce sont leurs problèmes. Les solutions, ce sont eux qui les trouveront, ce ne sont ni les politiques ni les esthètes.

De plus, la différence fondamentale entre ces produits-là et les autres, c'est qu'ils ne vieillissent pas. Il y a peu de temps, je projetais des films à des Américains. J'avais fait un choix de ce qui me

paraissait être les meilleurs films politiques qui avaient été faits depuis 68. Après 6 heures de projection, ils étaient contents et m'ont demandé si je n'avais pas autre chose. Alors je leur ai montré « La Fensch »...

Il y avait, avec eux, une femme qui ne parlait pas français. Elle s'est mise à pleurer au milieu du film et elle a pleuré pratiquement jusqu'à la fin. Elle a dit : « Tout le reste, ce sont des histoires. Ça, c'est tous les jours... et la vie de tous les jours, on ne la voit jamais... ».

Je crois que la différence est là. Faire un film en mai 68, c'est intéressant, il faut le faire, c'est une actualité... Mais la vie de tout le monde, tous les jours, c'est un autre problème. Ça ne peut pas vieillir et c'est ça, je crois, qui est important dans des films comme « La Fensch », « Le Coglais » ou « Bitcherland 73 ». Ce sont des films qui ne peuvent pas vieillir. Les gens y ont dit ce qu'ils avaient à dire dans les termes où ils étaient capables de le formuler. Ils n'ont jamais été plus loin que ce qu'ils voulaient vraiment exprimer, ils ont dit des choses qu'ils pensaient justes et ils les ont dites pour l'éternité. Ils n'en attendent aucun bénéfice, tout le monde travaille à l'œil et personne n'étant payé, personne ne peut espérer gagner de l'argent. Ça change beaucoup de chose.

## LE COGLAIS

### CINQ ANS D'ENQUETE... ou un STAGE CINEMA DE 10 JOURS

**J.L.** : Comment, quand et pourquoi des gens t'ont-ils appelé ?

**R.R.** : C'est compliqué, ça tourne autour de ma vie (c'est ce qui en fait le charme d'ailleurs !)

Il se trouve que j'ai fait des stages pendant 12 ans pour des gens venant d'Ecoles Normales ou d'ailleurs. Au cours de ces stages, nous nous sommes aperçus que les stagiaires avaient beaucoup à dire et pouvaient même utiliser le cinéma dans leur propre travail : ce n'étaient pas des techniciens, c'étaient des instituteurs ou des professeurs qui se servaient du cinéma pour raconter ou pour que les enfants racontent ce qui se passait dans leur école.

Puis, à un certain moment, nous nous sommes aperçus que nous tournions en rond : en vase clos, nous ne pourrions jamais déboucher que sur les mêmes choses, il fallait faire des stages à un autre niveau, c'est-à-dire aller chez les gens et non plus les faire venir...

**J.L.** : C'est alors qu'il y a eu « Le Coglais » ?

**R.R.** : La Commission Culturelle du Conseil Municipal de Saint-Brice-en-Coglès, pays de 2 000 habitants, voulait faire une enquête sociologique sur le Coglais (11 communes, à peu près 11 000 habitants), sur le canton lui-même, sur l'industrialisation, les besoins, les loisirs. Ils s'étaient adressés, pour le plus difficile, l'enquête, à des « intellectuels » parisiens mais les prix étaient tels (aux environs de 50 millions d'AF alors que le Conseil Municipal ne pouvait débloquer que 800 000 AF) qu'ils ont dû renoncer.

De plus, cette enquête aurait duré 5 ans, épuisant les ressources du canton jusqu'à la dernière feuille sans résoudre quoi que ce soit. C'est alors qu'ils ont trouvé plus simple de faire un film.

Ils savaient que je dirigeais des stages et m'ont demandé de venir avec mon équipe. J'ai donc formé une équipe de 6 personnes - j'avais étoffé parce que j'avais un peu peur - tous anciens stagiaires (de Paris, de Romainville, d'Evreux, etc.) Le seul cinéaste, c'était moi. De toute façon, je n'y allais pas en cinéaste mais en coordinateur.

Sur place, il y avait des jeunes du Lycée Technique, des filles qui travaillaient dans une usine de confection (elles avaient dû demander un congé culturel), il y avait également le fils d'un boulanger... Ils étaient 17, entre 18 et 22 ans, qui n'avaient jamais touché une caméra et n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était un tournage.

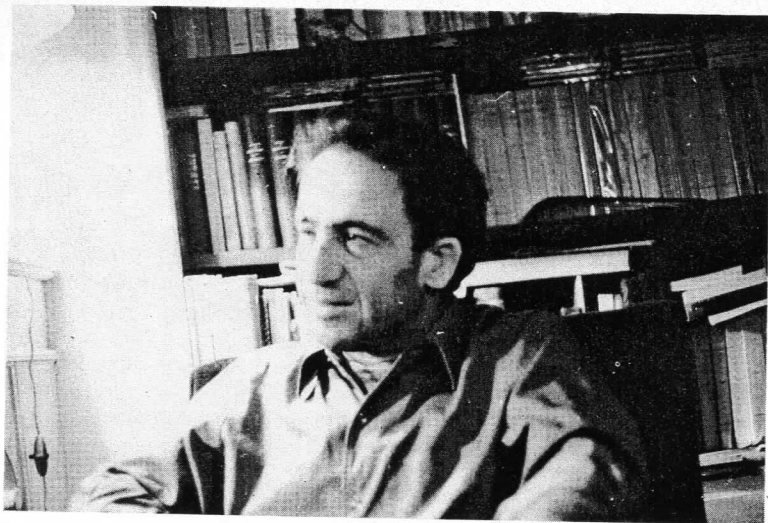
**A.B.** : Comment avaient-ils été prévenus ?

**R.R.** : En principe par des circulaires ou des affiches... En fait ça s'est fait très tardivement et pas dans toutes les communes... Nous avons alors formé quatre équipes : tout le monde a tourné, fait des interviews. Nous ramenions tout chaque soir et nous faisons le bilan régulièrement.

**A.B.** : Vous aviez décidé de faire le film en 16 mm ?

**R.R.** : Oui, tant qu'à faire, on fait les choses sérieusement ou on ne les fait pas. Enfin, c'est mon point de vue.

**A.B.** : Mais vous ne tourniez pas en son synchrone ?



Raoul Rose.



Le Coglais.

**R.R.** : Non et pour des raisons très simples ; je ne vois pas comment s'ils avaient eu envie de tourner à un autre moment de leur vie, ils auraient pu le faire avec une Coutant, un ingénieur du son, un Nagra, un câble de synchro, toutes choses qu'ils n'auraient jamais pu se procurer. Il fallait donc qu'ils se débrouillent avec un matériel facile à trouver.

## **DECOUVERTE DU COGLAIS PAR LES JEUNES DU COGLAIS**

**A.B.** : Les anciens stagiaires se sont partagés et ont pris avec eux des gens de la région ?

**R.R.** : Oui, nous avons fait des équipes complètes, comme on fait dans le cinéma, avec un opérateur, un ingénieur du son etc, chacun occupant tous les postes à son tour. Au départ, je leur avais appris le minimum rudimentaire pour pouvoir commencer dès le lendemain.

Nous avons donc fait le film, mais nous avons fait en plus, et c'est intéressant, une action culturelle globale. Nous étions installés dans un foyer rural, nous avions des disques, nous faisons une projection tous les soirs (le jeudi pour les enfants). Nous allions chercher tous les films dont nous avions besoin à l'OROLEIS de Rennes, à 40 km, et nous les ramenions le lendemain. C'était formidable...

**A.B.** : Comment vous êtes-vous mis d'accord sur ce que vous alliez tourner ?

**R.R.** : Le Coglais est le canton de France le plus important au point de vue granit, donc les granitiers, c'était le premier problème : nous sommes allés dans les carrières et nous avons filmé. Il y avait aussi les paysans (le problème des fermiers est global)... Enfin, il y avait de petites usines, des « sous-usines », qui « sous-payaient » mais qui donnaient tout de même du travail dans la région. L'usine de confection, par exemple, employait 100 personnes qui étaient payées 50 000 AF par mois. C'est peu mais c'est mieux que rien. Pour ces ouvrières, 50 000 AF c'est important, elles peuvent ne pas quitter le pays...

**A.B.** : Est-ce que les jeunes qui ont participé au film avaient une bonne connaissance des problèmes locaux ?

**R.R.** : Absolument, c'est leur connaissance qui est dans le film (par contre chacun avait une connaissance de ses problèmes, pas de ceux du voisin).

La maturité collective du film est à l'image des gens qui ont fait le film. C'est la seule objectivité possible. Il n'était pas question de les pousser à dire autre chose que ce qu'ils voyaient ou pensaient, ni de leur faire dire moins. Par exemple, ceux qui n'avaient jamais vu le travail des carriers (faire des pavés n'est pas commode) ou qui les voyaient seulement comme ça en passant tous les jours, ont découvert des conditions de travail, de salaire, l'inexistence d'une organisation syndicale.

Ils ont même assisté à la création d'un syndicat chez les carriers... c'est incroyable !

En aucun cas nous ne sommes intervenus en tant que « Parisiens », tout au plus en tant qu'aides.

## **MAI 68 et le MONTAGE du FILM**

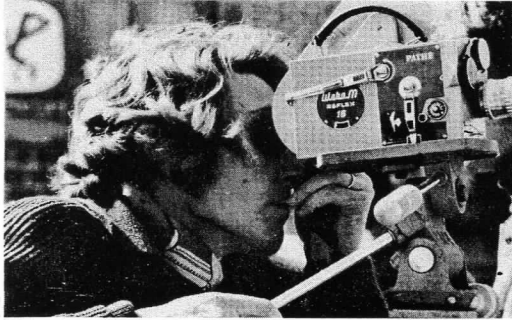
**A.B.** : Combien de temps a duré le tournage ?

**R.R.** : 10 jours, en avril 68... Il y a eu mai tout de suite après. Ce qui a posé beaucoup de problèmes au niveau de l'équipe. Les événements de Paris les avaient frappés à un tel point que quand nous sommes retournés là-bas (j'y suis allé trois fois) pour leur montrer les rushes, tout est resté en stock pendant un certain temps. L'atmosphère n'était plus du tout la même : c'était moins ouvert. Ils étaient beaucoup plus inquiets, ils se demandaient ce qu'on allait faire avec leurs rushes. Il a fallu retrouver l'atmosphère du départ...

Environ 6 mois après le tournage, il y a eu une énorme manifestation de paysans. Un métayer devait être expulsé et tous les paysans du canton sont arrivés avec leurs tracteurs, leurs tombeaux, leurs voitures etc. Eux, se sont alors mobilisés, ils ont photographié, filmé, fait des interviews dont ils se sont servis... Enfin ils ont « appris à vivre ».

**A.B.** : Alors que s'est-il passé ? Le film a été monté ?

**R.R.** : Le film a été monté à Paris, je leur ai expliqué comment ça se passerait. Ils viendraient



Tournage du Coglais.

contrôler le montage et discuter des modifications à y apporter.

Nous avons fait un prémontage qui durait 2 heures. Ils sont venus à Paris et ont vu le film en salle de montage. Nous avons discuté, il y a eu beaucoup de coupures.

Dans le son, par exemple, le père d'un des jeunes avait un certain nombre de choses assez graves. Le jeune a préféré que ça ne figure pas dans le film : c'était son droit, on a coupé.

## LA DIFFUSION... ET APRES ?

**R.R.** : Le film a été fini, on l'a expédié là-bas et on l'a diffusé ici. La Ligue de l'Enseignement l'a acheté.

J'ai appris par la suite que Vautier s'est promené avec « Le Coglais » dans le centre de la France et que, revenu à St-Brice-en-Coglès, le chef-lieu du canton, il a présenté « Avoir vingt ans dans les Aurès » dans la grande salle omnisport devant toute la population réunie. Alors que les gens étaient contents d'avoir vu un bon film et son réalisateur en chair et en os, il leur a dit : « En faisant « Le Coglais » vous avez fait le film le plus beau qui existe ».

C'est récent, ça date d'il y a deux ans. « Le Coglais » est un film qui existe.

Le drame de tous ces films, c'est qu'il n'y a pas de diffusion sérieuse donc pas d'impact.

Le P.S.U. a utilisé « Le Coglais » juste après sa

sortie pour une campagne électorale dans le Cantal.

On s'en est servi aussi pour les cantonales ou des municipales...

**A.B.** : Mais les gens du Coglais, eux, comment l'ont-ils utilisé ?

**R.R.** : Ils l'ont projeté mais à 10 % de ce qu'il aurait fallu... parce que les conditions de projection sont souvent difficiles : on n'a pas d'appareil, la salle est mauvaise, les gens ne viennent pas parce qu'il fait froid, il pleut enfin parce que... parce que c'étaient des jeunes et qu'ils n'étaient pas organisés, ils avaient leurs études ou leur travail à poursuivre.

**J.L.** : Le groupe existait parce que les jeunes avaient entre 17 et 22 ans mais il était destiné à éclater un jour ou l'autre.

**R.R.** : Les filles se sont mariées, les gars sont partis à la ville. Certains sont devenus électroniciens, d'autres sont retournés à la ferme... Enfin on ne sait pas. Le drame c'est de ne pas savoir. Ça ressortira peut-être un jour ?

**A.B.** : Après ce film, ils n'ont plus rien fait ?

**R.R.** : Non, nous avons espéré qu'ils essaieraient de faire autre chose mais en fait ils ont dit là ce qu'ils avaient à dire. Ensuite, ils se sont arrêtés...

## LA FENSCH

**R.R.** : C'est « Le Coglais » qui a déterminé « La Fensch »...

Le fils d'un ouvrier de la vallée de l'Orne avait vu « Le Coglais » je ne sais où, je ne sais quand et m'a contacté. Il m'a parlé de son pays (parce qu'il aime son pays comme tous les Lorrains aiment leur pays. Ça c'est très particulier).

Il m'a dit : « J'ai vu un film formidable, c'est ça que je voudrais qu'on fasse chez nous, ça serait normal, ça serait bien... »

Une équipe de jeunes s'est réunie mais ce fut un peu différent parce que la vallée de la Fensch n'est pas le Coglais.

La vallée de la Fensch et la vallée de l'Orne sont deux vallées minières, deux vallées industrielles qui appartiennent entièrement, rues comprises, aux De Wendel. Tout là-bas appartient aux De Wendel...

## PEU DE TEMPS, PEU DE MOYENS ET BEAUCOUP DE CHOSES A DIRE

**R.R. :** A l'exception de quelques-uns, les candidats au « stage » sortaient tous de l'usine. Ils avaient demandé un congé culturel et comme un congé culturel est de 6 jours, nous avons fait le film en 6 jours ! Ces jeunes ne se connaissaient pas tous, mais ils voulaient parler de leurs conditions de vie, de tout.

**A.B. :** Ils faisaient le même travail ?

**R.R. :** Non, là-bas, le travail est très diversifié : c'est l'usine, c'est de la ferraille, mais il y a dix usines !

Le stage a été mis en place par l'Association « Culture et Liberté » dont le siège est à Metz et qui regroupe 152 foyers de jeunes en Lorraine et dans quelques autres départements de l'Est. C'est donc, sur l'Est, une fédération culturelle globale qui représente environ 10 000 personnes.

Pour avoir de l'argent, nous avons obtenu du Conseil Général une subvention pour faire un film sur la région.

**A.B. :** Vous avez travaillé avec les mêmes moyens que ceux que vous aviez pour « Le Colgais » ?

**R.R. :** Les mêmes, et exactement de la même façon bien que nous ayons mis moins de temps. C'était pourtant beaucoup plus difficile : quand on tourne à la campagne personne ne nous dérange. Mais autour d'une usine, quand il y a des gardes partout c'est là que des problèmes se posent ! (ça se passait après 68). Pourtant je crois que nous nous en sommes tirés correctement.

**A.B. :** Avez-vous réussi à pénétrer dans une usine ?

**R.R. :** Oui. J'avais eu l'autorisation de suivre, caméra à la main, une visite officielle guidée. Je n'avais pas le droit de faire des prises de vues à l'intérieur de l'usine mais j'avais le droit d'avoir une caméra.

**J.L. :** Et elle a marché ?

**R.R. :** Tout le temps. C'est moi qui ai fait les plans puisque c'est moi qui avais la caméra. Ils le savaient bien du reste, mais s'il avait fallu attendre

l'autorisation de Paris, je ne l'aurais peut-être pas eue ou les délais auraient été trop longs.

Nous avons ainsi suivi deux visites d'usines. Là aussi, nous avons remarqué que les gens qui travaillaient dans l'atelier X ne savaient pas ce qui se passait dans l'atelier Y.

Ceux qui travaillaient au laminoir ignoraient ce qui se faisait à l'aciérie, ceux de l'aciérie ne savaient pas ce qui se passait chez Sollac, etc.

Les « stagiaires » ont donc découvert leurs usines qu'ils ne connaissaient pas, leurs usines qui représentent 135 000 personnes qui en vivent.

Nous avons tourné aussi dans des H.L.M., chez des propriétaires, enfin dans tout ce qui était l'empire De Wendel, empire condamné à terme d'ailleurs : quand il n'y aura plus d'usines, les gens qui ont acheté des maisons resteront avec leurs maisons sur un talus, personne ne les leur rachètera jamais. Ça n'a rien à voir avec le film, mais c'est dans le film !

## DES MOMENTS INCROYABLES

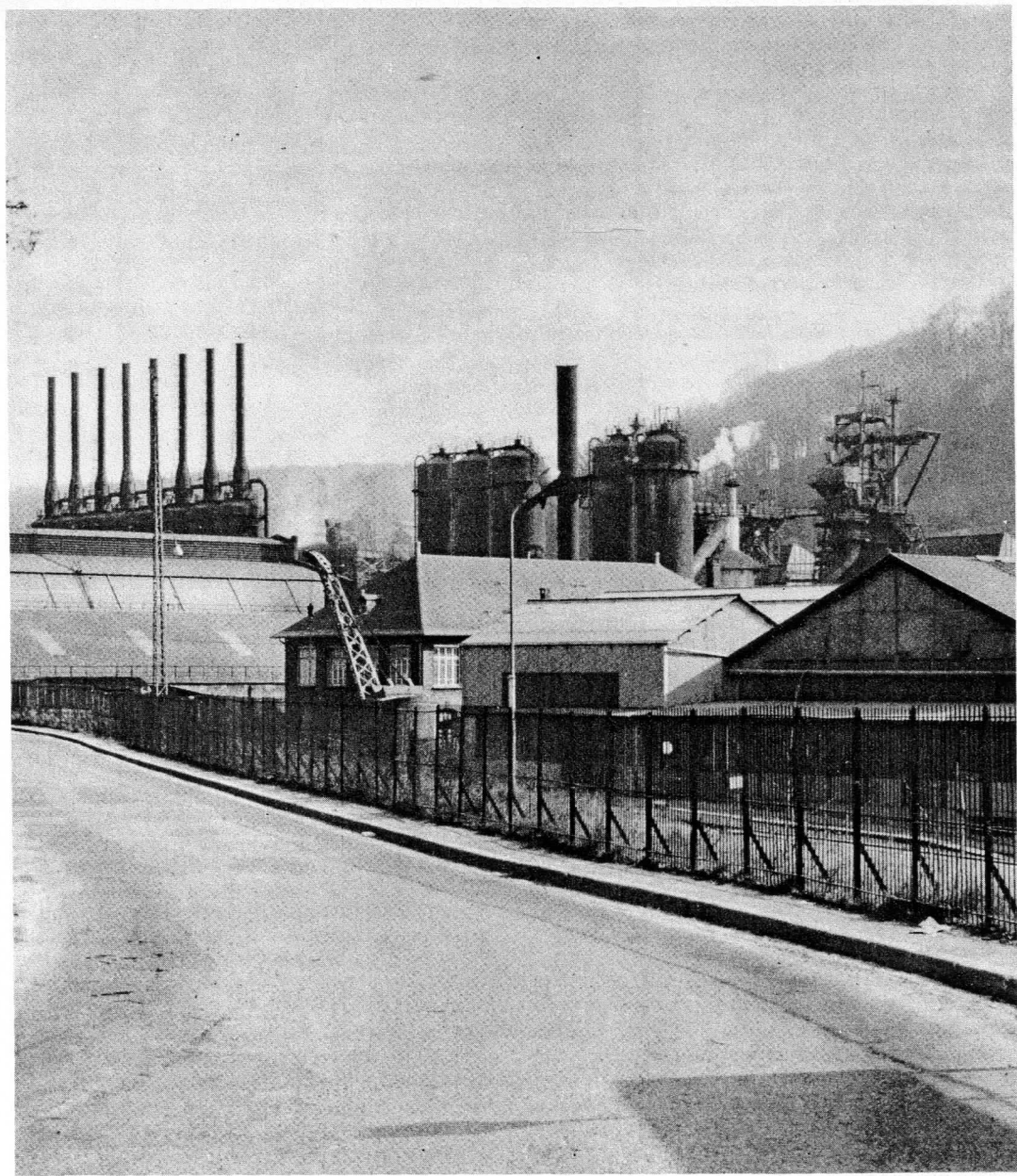
**R.R. :** Nous étions installés à la « Maison des Syndicats ». Moi, je n'ai pratiquement rien tourné sur ce film-là, j'avais trop à faire pour l'organisation simple et bête du travail. Ce sont les jeunes qui tournaient. Chaque équipe partait comme ça.

**A.B. :** Eux non plus n'avaient jamais utilisé de caméra ?

**R.R. :** Non, quelques-uns avaient des appareils photo tout au plus.

Tous les soirs nous nous réunissions après le tournage pour faire le point. Les gens de l'usine montaient, d'autres venaient de la ville. Ceux des vallées font les 3 huit, ça ne s'arrête jamais. Alors tous ceux qui avaient envie de venir venaient quand ils pouvaient : ceux qui partaient à la mine, tôt le matin, s'arrêtaient avant leur travail, ceux qui sortaient de l'usine passaient aussi... On était souvent 50 à discuter, c'était extraordinaire. C'est d'ailleurs ce qui a donné cette qualité de ton à « La Fensch » mais c'était la vérité.

Les gens étaient morts de fatigue mais ils venaient tout de même. Par exemple, ce camarade qui partait à sa mine, à 30 km, à 4 heures du matin et qui passait nous voir avant de partir à son travail...



Et là aussi nous avons essayé d'apporter autre chose : nous ne parlions pas que de la mine ou de l'usine, on parlait de tout, de titres de livres, par exemple, les discussions étaient ouvertes sur tous les sujets. Seulement, c'était après 68, ils n'y croyaient plus.

En 67, ils avaient eu une grève très dure, les CRS étaient là, des femmes étaient venues protéger les portes de l'usine. C'était la grève des mineurs, ils avaient été les seuls à la faire. La grande grève de 67 en Lorraine, c'est quelque chose que tout Lorrain connaît. Dans le reste du pays, ça a été plus ou moins étouffé, bâillonné... Ça aussi c'est dans le film.

Et puis, nous avons fait la même chose que pour « Le Coglais » : le film a été monté à Paris. Des jeunes sont venus, ont vu le prémontage. Le film a ensuite été terminé et expédié en Lorraine. Ils ont commandé 7 copies qu'ils ont diffusées.

## DIFFUSION ET RETOMBÉES

**J.L. :** Non seulement l'équipe de « La Fensch » a fait une diffusion locale classique, mais elle a présenté le film aux Rencontres Internationales du Film pour la Jeunesse à Cannes, rencontres qui ont un aspect cinéphilique et quasiment mondain.

Le film est passé aux petites heures du matin devant 40 personnes. Après la projection une jeune fille a pris la discussion en main, ce qui ne se faisait pas beaucoup à Cannes. Ce fut étonnant. On sentait que « La Fensch » c'était son film quoiqu'elle n'y eût pas participé. Elle a entraîné tout le monde dans une vraie discussion sur les problèmes de sa région. « La Fensch » est passé également à Grenoble où il a eu le prix de l'OROLEIS.

**A.B. :** Y a-t-il eu d'autres retombées ?

**R.R. :** Je ne sais pas tout... Il y a deux copies à Paris qui sont prêtées ou louées, mais c'est une déception totale.

Là-bas aussi c'est difficile, ils ont eu du mal. On leur a renvoyé des copies abîmées.

Mais je sais que dans la vallée, des maires ont essayé de fermer des foyers de jeunes où était passé le film. Je sais aussi qu'il y a plusieurs camarades qui ont dû changer d'usine ou qui doi-

vent maintenant se taire s'ils ne veulent pas être renvoyés. Comme ils ont besoin de manger, ils se taisent.

C'est la loi, il n'y a pas de miracle. Le cinéaste, lui, peut toujours s'en tirer, il sème la perturbation et il s'en va.

C'est pour ça que le son non synchrone a un sérieux avantage dans ces cas-là. On a toujours évité de montrer un visage disant des choses parce que ce visage-là avait des chances de ne plus jamais travailler.

Les jeunes en sont conscients. Ils veulent bien prendre des risques mais des risques mesurés : il ne s'agit pas de se jeter, tête baissée, sous le couperet.

Néanmoins, c'est leur film, ils l'ont fait comme ils le pensaient et là encore le niveau politique du film est celui qu'ils avaient. Mon influence a été de rassembler et d'aider à comprendre, c'est tout. Le film, c'est le prétexte... Ils avaient besoin de le faire, ils n'en feront peut-être plus jamais : ils ont dit ce qu'ils avaient à dire. Le reste s'exprimera autrement mais sûrement pas à travers un film.

## BITCHERLAND 73

### DES PROBLEMES DE FRONTIERE

**J.L. :** Après « La Fensch » y a-t-il eu autre chose ?

**R.R. :** Oui. A Grenoble, il avait été décidé que les bénéfices de « La Fensch » permettraient de financer un autre film (en Lorraine ou ailleurs). Nous avons reçu 2 500 m de pellicule et autant de bande magnétique. S'il y avait eu une équipe prête à ce moment-là, elle aurait pu travailler aussitôt. Mais ce n'est que par la suite que des jeunes de Lorraine ont eu des contacts avec l'équipe de « La Fensch » et en particulier des jeunes de Villerupt.

Ils ont discuté mais je crois que Villerupt a toujours voulu faire des films romancés, et rien n'a abouti.

La pellicule est donc restée à Paris jusqu'à ce qu'on apprenne qu'un groupe de jeunes de Bitche avait envie de faire un film. Il y avait des pro-





La Fensch.

blèmes à Bitche. Les jeunes étaient prêts à entreprendre quelque chose.

Nous sommes donc allés à Bitche, un instituteur du Loiret et moi, c'était à Pâques 73. Nous avons découvert un pays inconnu et nous avons trouvé là une équipe constituée dans le cadre d'un foyer de jeunes. Ils étaient six, filles et garçons de 20 à 22 ans, ils travaillaient tous.

Il y avait des problèmes de frontière : alors qu'on leur parlait de la création d'un parc naturel dont ils ne voyaient pas l'intérêt, eux se préoccupaient surtout de l'implantation allemande en France, du fait que tous les jeunes de la région partaient travailler à l'étranger, pendant que dans la région des cristalleries fermaient (il n'en restait plus que deux dont une a fermé depuis). Ce sont ces problèmes-là qu'ils voulaient expliquer aux gens.

Les choses se sont alors déroulées de la même façon que pour les autres films : 17 stagiaires se sont groupés, venant de Metz, venant de Bitche

(ce qu'on appelle Bitche c'est en fait la région de Bitche : « Le Bitcherland »).

Le film est actuellement en cours de montage ici à Paris. Deux monteuses travaillent tous les jours et moi, j'y vais chaque fois que je peux, à mes moments libres. Nous avons trouvé une table de montage gratuite ce qui nous aide bien. Je ne sais pas ce que les jeunes de Bitche vont penser de ce que nous avons fait, ils doivent venir en discuter...

Le film qu'ils ont fait est passionnant mais du niveau politique le plus bas que j'aie jamais rencontré, encore plus bas que « Le Coglais ». C'est dramatique, mais en fait, on a affaire à une population déportée, qui s'en fiche et qui vit bien. Un jeune gagne entre 350 et 500 000 AF par mois ; il a sa voiture, il fait ses 20 km pour aller travailler et il revient, il n'est jamais là, il est heureux.

J.L. : Il est heureux mais il demande à faire un film ?

**R.R.** : Ceux qui ont demandé à faire un film sont plus conscients. Ils savent qu'ils vivent comme ça, qu'ils sont en occupation allemande, qu'ils sont tributaires de toute l'économie allemande. Ils savent qu'il n'y a pas de travail chez eux et que personne n'en créera jamais.

## LILLE

### UNE COMMUNAUTE URBAINE DE 87 COMMUNES

**J.L.** : Tu reviens de Lille, que s'y passe-t-il ?

**R.R.** : Quelque chose d'extraordinaire... L'Etat a décidé de regrouper les communes. Sans attendre, parce qu'ils sont sérieux, les gens du Nord ont décidé de faire une véritable communauté de 87 communes (sans d'ailleurs enlever l'autonomie de chacune).

Ce qui va représenter face à l'Etat, une force considérable, une entité régionale proche de la mer, proche des frontières allemande, belge et anglaise. Il arrivera un moment où le conflit sera inévitable entre un pouvoir centralisateur et ces gens qui demandent la liberté, la paix et l'ouverture vers l'Europe.

Eux n'ont pas de frontière, on ne voit pas pourquoi tout à coup ils en auraient parce que Louis XIV s'est trompé !

**J.L.** : Ils t'ont appelé à quel titre ?

**R.R.** : Au titre de la formation permanente et d'une information sur ce qu'est une communauté urbaine. Ils ont besoin d'un outil d'information pour leur population. Il s'agit donc d'un film en 35 mm qui aura une diffusion : il passera dans tous les cinémas de la communauté, les mairies, etc.

**J.L.** : Et ce film, c'est quoi ?

**R.R.** : L'histoire des gens. Les responsables pensent que c'est leur histoire, moi, je pense que c'est celle de tout le monde...

**J.L.** : Le film montre donc les gens, la région ?

**R.R.** : Comme les autres : il y a des images, des sons et pas toujours synchrones. J'ai retrouvé les techniques du « stage », le film pauvre, et pour

les mêmes raisons. Je ne peux pas me permettre de tourner ce genre de film en son synchrone. Quand je discute avec une personne au café, un ingénieur du son et son micro me suffisent... Il n'est pas question d'utiliser une caméra synchrone qui coûte 700 000 F par semaine et toute la pellicule nécessaire.

J'ai vécu une scène extraordinaire dans une « courée ». Cette courée était une très jolie cour intérieure garnie de plantes où habitent les gens. Mais dans le Nord, habiter une courée c'est la honte, la tare morale, le péché pour les laïques !

J'ai donc bavardé là avec sept ou huit vieilles dames et je leur ai dit : « Quand nous ne sommes pas là, ne me dites pas que vous parlez français. » Alors c'est reparti en patois (82 ans, 85 ans). L'une racontait ses démêlés avec son médecin, les autres répondaient, c'était à mourir de rire. J'ai tout compris. Je comprends tous les patois quand les gens ont des choses à dire. Demain, en écoutant la bande, je ne sais pas si je comprendrai encore...

« Lille », c'est comme « Bitche », comme « La Fensch » ou « Le Coglais », on retrouve les problèmes des paysans, du textile qui est en train de disparaître, des industries nouvelles, des autoroutes, des transports vers Londres, vers Cologne, vers la Ruhr ou la Belgique...

### POUR CONCLURE

Malgré l'optimisme qui doit se dégager de ce que je vous ai dit, il ne faut pas oublier que ce travail n'a pu être réalisé que grâce à un entêtement acharné, à des heures et des heures de travail, que ce soit au niveau du décryptage, du choix des phrases, des « repiquages », du montage. Chacun de ceux qui ont participé à l'élaboration technique de ces films a donné des heures prises sur ses heures de travail, de loisir, de sommeil, anonymement et uniquement préoccupé d'arriver au bout de chaque film.

Parce qu'il n'y a jamais eu d'argent pour ces films, il n'y en aura jamais, mais ils se sont faits quand même, sans argent, sans dettes. D'autres doivent se faire ailleurs, il le faut, mais il faudra éviter une fois encore la récupération commerciale qui se dessine au niveau culturel, et qui ne manque évidemment pas au niveau politique.